

La jeune femme se précipita dans les bras de sa mère, la ramena près du divan, la fit asseoir, se plaça à côté d'elle, prit sa main dans les siennes, et après quelques minutes de silence, commença ainsi :

— Ecoute, maman, tu sauras tout ; mais ne t'afflige pas... Va, j'ai eu ma part de bonheur dans ce monde ! Pendant dix-neuf ans je ne t'ai pas quittée ; j'ai été une heureuse fille.... Pendant un mois je me suis crue aimée d'un homme que j'adorais.... Je ne sais comment mon âme tout entière s'était placée dans cet amour. Quand il se fut évanoui, elle est partie avec lui et je ne vis plus ! Maman, tu as survécu à l'homme qui t'aimait. Va, tu as moins souffert que si tu avais, comme moi, survécu à son amour ! Tu as pu l'aimer mort ; je ne puis l'aimer vivant.... Oh ! ne t'affraie pas ainsi. Toi seule peux m'entendre : tu l'as voulu.... Il faut maintenant que tu saches tout. Il m'a trompée ! Jamais je n'eus son amour ; jamais il ne mérita mon estime. Il a voulu ma fortune et non pas moi. Il a repoussé Louise dont il était aimé ; il est venu à moi parce que j'étais riche. Il a trahi, déchiré le cœur de son ami ; il m'a enlevée à l'homme qui m'eût aimée... Et tout cela pour avoir de l'or.... Maman, je suis bien à plaindre ! Il ne m'aime pas et moi je le méprise.

Jamais la douce et faible Francesca n'avait exprimé aucun sentiment avec violence, et dans cet instant sa voix tremblante et brisée trahissait l'empörtement et la colère : sa douleur, longtemps comprimée, se faisait jour avec force et véhémence ; mais sa délicate organisation ne pouvait supporter ce surcroît d'exaltation et de souffrance ; ses nerfs impressionnables s'agitaient comme sa pensée, et toute sa personne éprouvait en même temps un choc trop violent pour sa faiblesse naturelle. Avant que Mme de Mérinville pût obtenir des détails qui lui fissent connaître ce qui avait ainsi détruit le bonheur de son enfant, elle vit la douleur morale céder à une impression physique. Francesca, d'abord tremblante, s'affaissa doucement dans les bras de sa mère, qui la soutint évanouie pendant quelques minutes.

Ces minutes-là comptèrent pour des siècles dans le cœur maternel.

En revenant à elle, la femme d'Hermann de Montigny sentit bien qu'il fallait à sa mère l'explication de ses paroles... et se soulevant avec peine, appuyée sur Mme de Mérinville, elle ouvrit un secrétaire, en tira la lettre écrite jadis par George, ainsi que la réponse, qui ne fut pas envoyée à cause de l'arrivée de l'expres du notaire de Beauchamp. La lettre aussi du notaire était là.

Il y a des moments dans la vie où l'homme oublie son caractère et ses principes. Un jour Hermann éprouva tant de joie de pouvoir s'approprier quatre-vingt mille livres de rente, il eut tant de peur que cela ne lui échappât, qu'il oublia jusqu'aux lettres qu'il devait anéantir. L'élégant secrétaire avait été placé depuis dans la chambre de Mme de Montigny. Le lendemain du mariage, elle y rangeait tout ce qu'il faut pour écrire, et ces papiers, qu'elle crut d'abord sans importance, en furent ôtés par elle. Son nom attira ses yeux.

Elle lut tout.

Maintenant Mme de Mérinville lisait aussi et relisait ces trois lettres.—Les expressions si tendres, les idées si nobles de George, son amour, sa confiance ;—le dédain si froid d'Hermann, son indifférence si complète datée du jour même où il s'était dit si amoureux ; la lettre du notaire qui expliquait tout, et renfermait encore un plus coupable mystère ; la mère de Francesca lut cela avec sa délicatesse de femme, avec sa tendresse de mère ; et même, après qu'elle eut tout vu, ses yeux restaient encore atta-

chés sur le papier : elle cherchait des paroles pour consoler et n'en trouvait pas.

— Ah ! dit-elle enfin, il y a eu un moment où je t'ai cru plus malheureuse encore... car il m'est venu à l'esprit qu'il était possible que tu fusstes coupable.

Alors Francesca raconta longuement ces six mois de contrainte où son cœur avait caché à son mari ce funeste secret, mais où, même sans cette découverte, elle eût deviné qu'elle n'était pas aimée. Sa naïve ignorance avait compris de l'amour tout juste ce que le cœur d'Hermann n'en pouvait jamais comprendre. La pauvre enfant l'avait rêvé si tendre en voyant la tendresse maternelle !... Que pouvait le cœur du froid et égoïste Hermann pour celle qui était habituée à être aimée ? Puis, dès le premier jour où elle avait connu ses calculs et ses motifs pour l'épouser, elle n'avait plus eu d'amour. Dans le cœur d'une jeune et innocente femme, ce sentiment se compose de tant de respect, d'admiration, d'estime, qu'il ne peut survivre à celui qui les détruit.

Francesca l'avouait à sa mère, et toutes les deux cherchaient si le bonheur pouvait être possible sans tout cela.

Mais dans le mariage quand manque ce premier moyen de bonheur, l'attrait moral, qui donne à tout la chaleur et la vie, rien n'y supplie, ni principe, ni vertu, ni religion ; il est possible de se contraindre, mais la vie s'use vite et se brise subitement dans cet effort...

Plus Mme de Mérinville réfléchissait, moins elle trouvait de consolations à ses peines. Il faut distraire quand on ne peut consoler. Elle obtint de sa fille la promesse de recevoir ses amies. Eléonore avait encore la gentillesse insouciante de l'enfance ; Hortense était vive, tout l'agitait ; la tristesse de Louise cédaient souvent à leurs efforts. Le soir même Francesca pouvait les retrouver chez sa tante, Mme de Melcourt, qui recevait quelques personnes : elle forma le projet d'y aller.

Au moment où elles parlaient encore de ce projet pour éviter de parler d'autre chose, cinq heures sonnèrent. La mère de Francesca se leva pour sortir : sa fille la pressa dans ses bras et ne dit pas un mot pour la retenir. Un domestique annonçait que le dîner était servi... Elle allait retrouver son mari. En ce moment Mme de Mérinville n'aurait pas eu le courage de voir Hermann : elle partit, et bientôt la pauvre petite habitation qui avait vu la fille si heureuse vit les larmes de la mère.

Encore émue et tremblante, Mme de Montigny vint prendre place à la table, vis-à-vis de son mari. Unis pour toujours par ce lien dont on a fait une irrévocable loi de la destinée, ces deux êtres pouvaient avoir cinquante années de malheur l'un pour l'autre : ils partaient ensemble pour un voyage sans terme, et ils ne s'entendaient ni sur le but ni sur les dangers de la route ; aucun des deux n'espérait secours ou assistance de l'autre ; aucun des deux n'aurait dit à l'autre sa pensée intime, et leurs soins, au contraire, étaient de bien fermer le fond de leur cœur, de vivre à côté l'un de l'autre sans se communiquer leurs idées, de s'échapper mutuellement, de se tenir sur leurs gardes comme deux ennemis en présence. Dès qu'une pensée vive et profonde cesse d'être commune, dès qu'on a un secret important pour l'être avec qui l'on doit vivre de la même pensée, de la même âme, alors tout le bonheur s'évanouit dans l'intimité de tous les jours. L'indifférence paisible n'est pas possible : on s'aime ou on se hait.

Francesca ne haïssait pas encore, mais elle n'aimait plus.

Hermann n'avait jamais aimé, et il n'était pas loin de haïr. Il en voulait à la jeune femme qu'il n'avait pas été assez adroit pour la tromper complètement ; car, quoiqu'il ignorât que les lettres